

*Ce texte a été téléchargé depuis le site <http://www.leproscenium.com>
Avant son exploitation, vous devez obtenir l'autorisation de l'auteur
(Voir adresse électronique à son nom à la fin du document.)*

*Avant toute représentation, il est impératif de s'acquitter des droits d'auteur
auprès de la SABAM dont les coordonnées figurent au bas de cette page. Le
non-respect de cette règle entraîne des sanctions (financières entre autres) pour la
troupe.*

Chasse en enfer

Comédie en 3 actes
de
Charles Istace

Nombre d'acteurs : 2 hommes/ 5 femmes ou 3 hommes/ 4 femmes

Variantes possibles présentées en page 2

Les droits de représentation sont à demander à :

S.A.B.A.M.

Rue d'Arlon 75-77 – 1040 BRUXELLES

Tél de Belgique : 02/286 82 11

Tél de l'étranger : 00/32/2/286 82 11

Adresse Mail : contact@sabam.be

Résumé de l'histoire

Robert et Félix sont deux chasseurs qui viennent pratiquer leur sport favori dans les Ardennes. A cette fin, ils ont loué une chambre d'hôtes au *Clos des Cerfs*, vieille ferme partiellement aménagée et tenue par Germaine. Les deux compères ne se doutent pas du sort funeste qui les attend et que laisse entrevoir l'article d'un journal local :

Des commandos émanant du Front de Libération des Animaux mènent en ce moment des opérations de sabotage contre les chasseurs. L'un d'eux, un duo de femmes particulièrement déterminées, sévit dans les Ardennes. Pour arriver à ses fins, il n'hésite pas à utiliser les moyens les plus surnois...

Les deux femmes ont, elles aussi, réservé une chambre au *Clos des Cerfs* pour mieux pourrir la vie de leurs victimes. Une autre chambre est déjà occupée par une Anglaise amoureuse de la nature et de la langue française. Celle-ci se trouve, bien malgré elle, mêlée à plusieurs quiproquos rocambolesques.

Durée approximative de la pièce

1 heure 30 minutes

Répartition des rôles

La pièce met en scène 2 hommes et 5 femmes.

Variantes possibles :

- 2 hommes et 6 femmes si le rôle de l'Anglaise est tenu par deux actrices.
- 3 hommes et 5 femmes si en plus la garde-forestière est un homme.
- D'autres versions mettant en scène 9 et même 10 personnages sont à votre disposition.

Les différents textes sont disponibles auprès de l'auteur (voir adresse électronique à son nom sur le site de théâtre)

Personnages (dans l'ordre d'apparition sur scène)

Germaine	Propriétaire qui se montre bienveillante à l'égard des clients de ses chambres d'hôtes.
La garde-forestière*	Femme de caractère sachant se montrer efficace lorsque la situation l'exige. Son amie Germaine l'appelle couramment par son prénom : Rachel.
Miss Betty	Anglaise plutôt excentrique qui apprécie les Ardennes pour le calme et la quiétude de leurs forêts. Elle s'exprime avec un fort accent <i>british</i> et commet çà et là des fautes de français qui sont reprises telles quelles dans le texte.
Stéphanie*	Militante active du Front de Défense des Animaux qui n'a qu'un objectif : saboter l'action des chasseurs. Cette femme pugnace reste calme et posée en toutes circonstances. Tout le contraire de Pauline qui l'accompagne dans sa mission.
Pauline*	Personne qui se caractérise par un grand manque de confiance en elle. Cette militante se montre volontiers anxieuse et impulsive. Elle perd facilement son calme devant l'imprévu et doit être souvent recadrée par Stéphanie.
Robert	Chasseur confirmé qui s'accommode mal de son compagnon inexpérimenté et qui perd souvent patience devant ses innombrables frasques. Si l'on compare avec les personnages du cirque, Robert tient le rôle du clown blanc dans le duo qu'il forme avec Félix.
Félix	Personnage naïf et loufoque. Dans le duo qu'il forme avec Robert, Félix tient le rôle de l'Auguste ou du gaffeur.

*Les rôles de la garde-forestière, de Pauline et de Stéphanie peuvent revenir à des hommes.

N.B. Aucun critère d'âge n'est exigé pour les personnages.

Le décor

Il représente la salle de séjour d'une ferme. Au fond, un escalier mène aux chambres d'hôtes. A gauche de la scène, un accès ouvert surplombé d'une arcade donne sur un vestibule. Ce dernier est emprunté pour aller à la porte d'entrée (Non visible du public). Toujours côté gauche une porte donne sur une cuisine. A droite de la scène, une autre porte donne sur l'arrière du bâtiment ainsi que sur une prairie.

A prévoir également : une fenêtre fonctionnelle donnant sur l'arrière du bâtiment où sur la droite.

Le mobilier d'usage qui comprend ce que l'on trouve habituellement dans ce genre d'endroit, doit impérativement contenir : une commode ou une armoire, un canapé, un meuble bar, un porte-journaux.

ACTE 1

Les trois coups habituellement frappés juste avant la représentation sont remplacés par une vigoureuse sonnerie de cor de chasse.

A l'ouverture du rideau, Germaine est présente sur scène en tablier. Son téléphone portable sonne.

GERMAINE. – Allô !... Oui, monsieur. Vous êtes au Clos des Cerfs ... Certainement, nous faisons bien chambres d'hôtes mais tout est complet... L'ouverture de la chasse attire beaucoup de monde... De rien, monsieur. (*Elle ferme son portable.*) Ah ! Ca n'arrête pas de sonner depuis ce matin. (*On frappe à la porte de droite.*) Voilà, voilà, j'arrive. (*Germaine ouvre à la garde-forestière.*) Tiens, Rachel ! Quelle bonne surprise !

LA GARDE-FORESTIÈRE. – J'ai garé mon 4X4 à l'arrière, c'est plus pratique.

GERMAINE. – Tu as bien fait. Alors, quelles nouvelles ?

LA GARDE-FORESTIÈRE. – Je suis sur la brèche, comme tu l'imagines.

GERMAINE. – Ah ça, pour une garde-forestière, l'ouverture de la chasse n'est pas une sinécure.

LA GARDE-FORESTIÈRE. – C'est le moins qu'on puisse dire.

Le portable de Germaine sonne une nouvelle fois.

GERMAINE. – Encore ! J'en ai marre. Ils n'auront qu'à retéléphoner plus tard.

LA GARDE-FORESTIÈRE. – Tes chambres d'hôtes ont un sacré succès, dis-donc.

GERMAINE. – En ce moment, je ne me plains pas.

LA GARDE-FORESTIÈRE. – Hier, j'ai vu une femme un peu excentrique sortir de chez toi pour aller se promener dans les bois.

GERMAINE. – C'est *Miss Betty*, une Anglaise que j'héberge depuis une semaine. Elle est une habituée du *Glos des Cerfs*.

LA GARDE-FORESTIÈRE. – Et tes autres chambres ?

GERMAINE. – Une est réservée à des chasseurs et l'autre à deux femmes, des ornithologues qui doivent encore arriver.

LA GARDE-FORESTIÈRE. – Tu fais bien de louer des chambres. Ça met du beurre dans les épinards.

GERMAINE. – Par les temps qui courent, ce n'est pas un luxe, je te l'accorde.

LA GARDE-FORESTIÈRE. – Tu devrais en louer davantage.

GERMAINE. – Pour qui ? En dehors de la période de la chasse, les clients ne se bousculent pas... Tu bois quelque chose ?

LA GARDE-FORESTIÈRE. – Non merci.

GERMAINE. – Même pas une petite Mirabelle ?

LA GARDE-FORESTIÈRE. – Ah, si tu me prends par les sentiments !... (*Son portable sonne. Elle soupire.*) On n'est jamais tranquille ! Tu permets ? Allô !... (*Discrètement à Germaine.*) C'est mon collègue... (*Répétant ce que son interlocuteur leur dit.*) En panne d'essence avec ton 4X4 !? C'est malin... Où te trouves-tu ? J'arrive tout de suite. Ah, ces jeunes, j'te jure ! Pas le temps pour la Mirabelle, faut que j'y aille.

GERMAINE. – Tout à l'heure, j'offrirai le champagne à mes hôtes. Viens prendre une coupe avec nous.

LA GARDE-FORESTIÈRE. – Ce n'est pas de refus. Je dépanne mon collègue et je reviens.

La garde-forestière sort par la porte de droite. Arrivée de Miss Betty par le vestibule. Elle porte des vêtements aux couleurs chatoyantes.

GERMAINE. – Bonsoir, *Miss Betty*. Avez-vous fait une bonne promenade ?

MISS BETTY, s'exprimant avec un fort accent anglais. – J'ai pris... comment dit-on déjà en français ?... (*Elle réfléchit un court instant.*) Un bon bol d'air, c'est cela ?

GERMAINE. – Tout à fait.

MISS BETTY. – Vous habitez une région superbe. La nature partout, pas d'autoroute ni de chemin de fer, la forêt à perte de vue. Oh ! *I love it here !*

GERMAINE. – Nous sommes heureux que vous vous plaisiez dans nos belles Ardennes.

MISS BETTY. – Quelque chose m'inquiète, Germaine. Un peu partout, il y a des papiers collés sur les arbres avec écrit dessus : « Attention chasse ! »

GERMAINE. – Demain, c'est l'ouverture de la chasse. Vous ne le saviez pas ?

MISS BETTY, les traits soucieux. – *No ! it's extremely dangerous!* Je ne pourrai plus me promener sans risquer de me faire trouer le peau ?

GERMAINE. – Pas d'panique. Si vous suivez les chemins balisés, vous ne risquez rien.

MISS BETTY, inquiète. – Mais les chasseurs peuvent me prendre pour un animal.

GERMAINE, *rassurante.* – Ne vous en faites pas, ils ont l'œil aguerris et savent faire la différence entre une biche et une lady !

MISS BETTY. – Je l'espère bien.

GERMAINE. – Comment se fait-il que vous parliez si bien notre langue ?

MISS BETTY. – Ma nurse était Française.

GERMAINE. – Ah, je comprends mieux.

MISS BETTY. – Mais je fais encore beaucoup de fautes et puis il y a des expressions bizarres que je ne peux pas toujours comprendre et que j'écris dans un petit calepin.

GERMAINE. – Ah, c'est donc cela les notes que je vous vois prendre. De quelles expressions parlez-vous ?

Miss Betty ouvre son calepin.

MISS BETTY. – Par exemple, la phrase : « Monter sur ses grands chevaux. » Pourquoi parler ainsi à des gens qui ne font pas d'équitation ? Il y a aussi : « Tu mènes bien ta barque ou tu nous mènes en bateau. » Etrange d'affirmer cela à quelqu'un qui n'a jamais navigué !

GERMAINE. – C'est un langage imagé, *Miss Betty.*

MISS BETTY. – Une autre phrase fait sourire quand vous dites d'un homme qu'il porte des cornes. Est-ce en rapport avec la chasse ?

GERMAINE. – Pas du tout. De tout temps, un des sports favoris des femmes de chez nous a été de faire porter des cornes à leur mari.

MISS BETTY. – Je me demande aussi pourquoi tant de gens ici considèrent leur pays comme une basse-cour. Les policiers sont vus comme des poulets et certaines femmes comme des dindes ou des oies blanches. Certains se prennent même pour des volatiles.

GERMAINE. – Allons donc !

MISS BETTY. – Mais oui. Combien de fois ai-je entendu : « Prends-en de la graine ou j'ai la chair de poule. ». Et puis il y a cette obsession du bec.

GERMAINE. – Comment cela ?

MISS BETTY. – Vous n'arrêtez pas de dire : « Tu pues du bec, tu es le bec dans l'eau, quand ce n'est pas carrément, je te cloue le bec ! » Quand vous disputez, vous avez une « prise de bec. »... Mais il y a pire, Lisette. Je suis inquiète de voir autant de vos compatriotes infestés par les vers, les puces et les poux.

GERMAINE. – Mais non, voyons.

MISS BETTY. – Bien sûr que si. Des expressions comme : « Se tirer les vers du nez, se chercher des poux sur la tête ou avoir la puce à l'oreille » sont courantes. Et puis on dit que la France est le pays de la gastronomie. C'est faux ! Vous vous délectez de cuisses de grenouille, vous bouffez du lion, vous avalez des couleuvres et le pire de tout, vous mangez carrément les pissenlits par la racine.

GERMAINE. – Ces mots ont un sens qu'il ne faut pas prendre au pied de la lettre.

MISS BETTY, *tout en écrivant dans son calepin.* – Pied de la lettre ! Voilà encore quelque chose que je ne pas comprendre.

GERMAINE. – Quand nous aurons le temps, je me ferai un plaisir d'éclairer votre lanterne.

MISS BETTY. – Eclairer ma lanterne ?

GERMAINE. – Oui. Eclairer la lanterne d'une personne se dit lorsqu'on projette de lui expliquer quelque chose qu'elle ne comprend pas.

MISS BETTY, *tout en montant les escaliers.* – Ah ! Le français est vraiment une langue étrange.

GERMAINE. – Et vous n'avez pas encore tout entendu... Tout à l'heure, nous offrons une coupe de champagne en l'honneur des nouveaux arrivants. Si le cœur vous en dit, venez trinquer avec nous.

MISS BETTY. – Hm ! Le champagne, j'adore !

Miss Betty arrive à l'étage. Un bêlement se fait entendre au loin. Germaine jette un œil par la fenêtre qui donne sur la prairie.

GERMAINE. – Qu'est-ce qu'elle me fait, celle-là ? Il faudra penser à rentrer la chèvre avant qu'elle ne piétine mes plates-bandes.

La sonnette de la porte d'entrée retentit.

GERMAINE. – Les voilà ! (*Germaine enlève fébrilement son tablier et s'engage dans le vestibule où la conversation s'engage avec les arrivants.*) Bonjour, mesdames. Soyez les bienvenues au *Club des Cerfs* ... (*Elle revient accompagnée de deux dames vêtues comme des randonneuses et portant chacune un sac à dos et un appareil photo.*) Entrez, je vous en prie. Avez-vous fait bon voyage ?

STEPHANIE. – Absolument. Nous sommes enchantées de venir dans les Ardennes.

GERMAINE. – Désirez-vous un petit rafraîchissement ?

STEPHANIE. – Non. Merci, madame.

GERMAINE. – Appelez-moi Germaine. Ici, on ne fait pas de chichis.

STEPHANIE. – Entendu. Moi, c'est Stéphanie.

PAULINE. – Et moi, Pauline.

GERMAINE. – C'est la première fois que nous accueillons des ornithologues. (*A Pauline.*) Que venez-vous faire au juste ?

PAULINE, *embarrassée par la question.* – Euh ! Eh bien... Observer les oiseaux.

GERMAINE. – Cela va de soi pour des ornithologues mais pourquoi précisément ici, dans notre région ?

La question de Germaine prend de court ses interlocutrices.

STEPHANIE, *déconcertée par la question.* – Eh bien... Ce serait un peu long à vous expliquer.

GERMAINE. – Je comprends. Nous aurons l'occasion de parler de tout cela plus tard.

STEPHANIE. – Pouvez-vous nous indiquer où se trouve notre chambre, s'il vous plaît ?

GERMAINE. – Bien sûr. Je vais vous y conduire.

STEPHANIE. – Ne vous donnez pas cette peine, nous la trouverons bien nous-mêmes.

GERMAINE. – Elle est à l'étage, au fond du couloir, à gauche. (*Les deux femmes s'engagent dans l'escalier.*) Quand vous serez installées, venez prendre le verre de l'amitié que j'offre en l'honneur des nouveaux arrivants.

STÉPHANIE. – C'est très aimable à vous.

Pauline et Stéphanie montent avec leurs bagages.

GERMAINE. – Elles sont charmantes, ces femmes... (*La sonnette de la porte d'entrée retentit à nouveau.*) Cette fois, ce doit être les chasseurs. (*Elle s'engouffre dans le vestibule pour accueillir les nouveaux arrivants.*) Bonjour, messieurs. Soyez les bienvenus au *Clos des Cerfs* (*Elle revient accompagnée de deux hommes habillés comme le sont habituellement les chasseurs. Ils transportent chacun une valise, un fusil, une gibecière et une paire de jumelles. Robert porte des lunettes et une chapka ou une toque en fourrure de lapin.*) Entrez, je vous en prie. Avez-vous fait bon voyage ?

ROBERT. – Absolument.

FELIX. – Heureusement qu'on avait le GPS. (*Discrètement à son compagnon.*) Dis, on arrive dans le trou du cul des Ardennes, ici.

GERMAINE, *ayant constaté l'aparté.* – Pardon ?

ROBERT. – Hum ! (*Esquissant un sourire forcé.*) Rien... Mon ami me souffle qu'on est dans un endroit typique des Ardennes, ici.

GERMAINE, *souriante.* – Vous verrez, vous ne tarderez pas à tomber sous le charme de nos forêts au point de ne plus pouvoir vous en passer.

ROBERT. – D'autant qu'on les dit fort giboyeuses.

GERMAINE, *qui confirme.* – C'est vrai. Elles sont un véritable paradis pour les chasseurs.

ROBERT. – Vous nous mettez l'eau à la bouche. N'est-ce pas Félix ?

FELIX, *qui mime le tir avec son arme.* – Pan ! Pan ! Pan ! Demain, je sens qu'on va faire un carnage.

Robert attrape le canon du fusil tout en jetant à Félix un regard désapprouvateur. Celui-ci, tout penaud, dépose l'arme.

GERMAINE. – Votre ami a l'air enthousiaste à ce que je vois ?

ROBERT. – Nous le sommes tous les deux. Pensez-donc ! L'ouverture de la chasse... On attend ça depuis tellement longtemps !

GERMAINE. – Désirez-vous prendre un petit rafraîchissement ?

ROBERT. – Merci, madame. Plus tard, peut-être.

GERMAINE. – Appelez-moi Germaine, je préfère.

ROBERT. – Va pour Germaine. Moi, c'est Robert.

FELIX, *souriant d'une manière niaise.* – Et moi, Félix.

Comme s'il ne s'était pas déjà assez fait remarquer, Félix sort son mouchoir et se mouche bruyamment.

GERMAINE. – Maintenant, suivez-moi. Je vais vous indiquer votre chambre.

ROBERT. – Ce n'est pas nécessaire.

GERMAINE. – A votre guise. Vous la trouverez à l'étage, au fond du couloir, à droite.

Félix se mouche une nouvelle fois bruyamment. Robert lui donne un coup de coude pour lui demander d'être plus discret.

FELIX, à Robert. – J'y peux rien, l'air de la campagne me met le pif en compote.

GERMAINE. – Quand vous aurez déposé vos bagages, venez nous rejoindre. Nous prendrons ensemble le verre de l'amitié.

FELIX, intéressé. – T'as entendu, Robert ? Le verre de l'amitié... On ne peut pas le servir tout de suite, j'ai une soif de pendu ?

ROBERT, sèchement. – Madame a dit : « Quand nous aurons déposé nos bagages. »
(*Discrètement à son compagnon.*) Je regrette déjà de t'avoir proposé de m'accompagner.

Félix et Robert montent dans leur chambre en emportant les bagages et le matériel, excepté un fusil que Félix oublie de reprendre.

Germaine part à la cuisine. Stéphanie et Pauline déboulent l'escalier.

PAULINE, stressée. – J'ai les jetons, Stéphanie. Si les chasseurs nous repèrent, on est foutues.

STEPHANIE. – Chut ! Moins fort !

PAULINE. – Quelle drôle d'idée de se faire passer pour des ornithologues.

STEPHANIE. – Personne ne doit deviner que nous sommes un commando anti-chasseurs appartenant au Front de Défense des Animaux. Se faire passer pour de paisibles ornithologues est le meilleur moyen de ne pas être repérées... (*Pauline paraît sceptique.*) Fais-moi confiance, Pauline. Les opérations anti-chasseurs, ça me connaît. Pour te rassurer, dis-toi bien qu'en ce moment, plusieurs de nos potes préparent des actions comme les nôtres.

PAULINE. – C'est vrai, ça fait du bien de savoir qu'on n'est pas les seules à s'attaquer à ces massacreurs d'animaux.

STEPHANIE. – Maintenant, concentrons-nous sur notre plan de bataille. As-tu retenu les modalités de la mission ?

PAULINE, sur un ton récitatif. – Phase un : vol et sabotage du matériel des chasseurs.

STEPHANIE. – J’ai observé la serrure de leur porte. Elle est très classique. As-tu le passe ?

PAULINE, *brandissant une clé*. – Affirmatif.

STEPHANIE. – La priorité sera de saboter les portables. Le reste viendra ensuite.

PAULINE, *continuant de parler sur un mode récitatif*. – Phase deux : demain, dès l’aube, mise en place des projectiles sur le théâtre d’opération.

STEPHANIE. – J’ai procédé à un repérage. Nous attendrons les chasseurs en haut d’une falaise qui surplombe leur chemin.

PAULINE. – Phase trois : Attaque proprement dite devant générer un effet de surprise maximal.

STEPHANIE. – Ce plan est imparable. Ah, ces sales bougres s’attendent à monter au paradis des chasseurs. Pour eux, les forêts ardennaises seront un enfer.

PAULINE. – Il faudra préparer des grosses pierres bien lourdes. Hein, Stéphanie ?

STEPHANIE. – Sûrement pas. Quelques cailloux légers feront l’affaire.

PAULINE, *déçue*. – Oooh !

STEPHANIE. – L’objectif est de les mettre hors d’état de nuire, pas de leur défoncer le crâne. Nous ne sommes pas des criminelles, Pauline.

Des bruits en provenance de la cuisine se font entendre.

STEPHANIE. – Chut !

Germaine arrive en transportant un plateau sur lequel ont été disposé des coupes et une bouteille de champagne.

GERMAINE. – Vous êtes déjà là, je vois. (*On frappe à la porte de gauche.*)
Entre Rachel !

La garde-forestière arrive.

LA GARDE-FORESTIÈRE, *saluant*. – Mesdames !

GERMAINE, *faisant les présentations*. – Rachel, une amie qui est garde-forestière.

STEPHANIE et PAULINE. – Enchantée.

GERMAINE, *à la garde-forestière*. – Stéphanie et Pauline qui sont ornithologues.

LA GARDE-FORESTIÈRE, *se tournant vers Pauline*. – Tiens donc ! Vous venez étudier quels genres de volatiles ?

PAULINE, *prise de court par la question.* – Euh ! Tous les genres. Hein, Stéphanie ?

STEPHANIE. – Parfaitement. Nous ne ciblons pas d'espèces particulières.

Robert et Félix arrivent par l'escalier. Félix se mouche une nouvelle fois bruyamment.

GERMAINE. – Approchez, messieurs ! Les verres sont servis.

FELIX, *se précipitant vers le plateau.* – T'as vu, Robert ? Du champagne !

ROBERT. – Tout doux, Félix. Tout doux !

GERMAINE, *qui constate l'intérêt de Félix pour la boisson.* – Quand on aura un moment, je vous ferai goûter ma petite Mirabelle. Vous m'en direz des nouvelles.

FELIX, *fébrilement.* – Hm ! C'est excellent ça, l'eau-de-vie de Mirabelle.

GERMAINE. – Je vous présente mon amie Rachel qui est garde-forestière.

ROBERT, *soudain craintif.* – Hein, garde-forestière ?

GERMAINE. – Oui. Pourquoi, ça a l'air de vous contrarier.

ROBERT. – Pas du tout, pas du tout. Nous n'avons rien contre les gardes-forestières. N'est-ce pas, Félix ?

FELIX, *croyant malin d'en rajouter.* – Nous, on aime beaucoup les gardes-forestières, vraiment beaucoup. Surtout quand ce sont des belles femmes avec un beau petit...

Robert donne un coup de talon discret mais sec sur le pied de son compagnon pour le faire taire. Celui-ci se tortille en tentant de maîtriser la douleur. Sur scène, le choc peut aboutir sur le sol, juste à côté du pied, le public ne s'en rendra pas compte.

LA GARDE-FORESTIÈRE, *fronçant les sourcils.* – Des belles femmes comment disiez-vous ?

ROBERT, *sentencieux.* – Hum ! Rien ! Mon compagnon et moi-même trouvons fort intéressant que la fonction de garde-forestier d'ordinaire réservée aux hommes soit assumée par des femmes.

FELIX. – Ah oui, c'est très intéressant. Mais le nom « garde-forestière », ça fait cloche, hein Robert ? (*Robert fait les gros yeux à Félix pour l'inciter à se taire.*) Enfin, pas autant qu'entraîneuse de foot, maîtresse d'hôtel ou sapeuse pompière.

ROBERT, *discrètement à son compagnon.* – Tais-toi.

FELIX. – Oh, moi j'dis ça, j'dis rien !

GERMAINE. – Rachel est la seule femme garde-forestière de toute la région.

ROBERT, *cherchant à paraître avenant*. – Je vous en félicite, madame.

LA GARDE-FORESTIÈRE. – Merci. Ainsi donc vous venez chasser ?

ROBERT. – Euh... oui.

LA GARDE-FORESTIÈRE, *devinant le trouble de Robert*. – Vous n'en semblez pas certains ?

ROBERT, *se voulant persuasif*. – Si, si. Tout à fait, n'est-ce pas Félix ?

FELIX, *voulant en rajouter à sa manière*. – Demain ça va saigner, c'est moi qui vous le dis.

L'attention des convives se tourne vers Miss Betty qui arrive par l'escalier. La Lady a revêtu des vêtements chics, un chic très british aux couleurs pastels. Elle porte également un chapeau excentrique très voyant qui rappelle ceux des reines d'Angleterre.

GERMAINE. – Oh, *Miss Betty*. Vous vous êtes mise sur votre trente et un !

MISS BETTY. – Trente et un ? Voilà encore une expression que je ne connais pas.

L'Anglaise ouvre son calepin et note la phrase.

GERMAINE. – Je vous présente *Miss Betty*.

LA GARDE-FORESTIÈRE. – Nous nous sommes déjà croisées dans les bois, il me semble.

MISS BETTY. – Tout à fait, je reconnâitre très bien vous.

GERMAINE, *qui se tourne vers Miss Betty pour lui présenter les nouveaux arrivants*. – Stéphanie et Pauline sont ornithologues. Elles viennent étudier les oiseaux de notre belle région. Et voici nos deux chasseurs : Félix et Robert.

Tout le monde se salue courtoisement d'un léger mouvement de la tête.

MISS BETTY. – How ! Je aime beaucoup les chasseurs mais j'ai peur qu'ils me trouent le peau.

ROBERT. – Vous n'avez rien à craindre. Depuis Waterloo, les Français ne tirent plus sur les Anglais.

Germaine, la garde-forestière et les chasseurs éclatent de rire. Pauline et Stéphanie qui haïssent les chasseurs sourient uniquement pour faire bonne figure.

GERMAINE, *levant son verre*. – Trinquons à votre arrivée. En espérant que le séjour au Clos des Cerfs vous sera agréable.

MISS BETTY. – Moi, j'adore le champagne. (*Elle lève son verre comme tous les convives.*) Cheers ! (*Ce qui signifie « à votre santé » en anglais.*)

L'Anglaise boit son verre cul sec, tout comme Félix.

FELIX, *discrètement à Robert.* – Elle a une sacrée descente, la miss.

ROBERT, *qui tente de contenir son énervement.* – Une aussi grande que la tienne.

Germaine remplit une nouvelle fois les verres de Miss Betty et de Félix.

LA GARDE-FORESTIÈRE. – Alors, en forme pour la chasse ?

ROBERT. – Certainement.

FELIX. – Demain, on va faire un de ces carnages, hein Robert ?

ROBERT. – Tais-toi.

LA GARDE-FORESTIÈRE. – Dites-moi, Félix, qu'aimez-vous le plus chasser ?

FELIX, *pris de court par la question.* – Euh !... Le gibier.

LA GARDE-FORESTIÈRE et GERMAINE, *riant.* – Ah! Ah! Ah!

LA GARDE-FORESTIÈRE, *à Robert.* – C'est un comique, votre ami.

ROBERT, *fusillant Félix du regard.* – Pas pour tout le monde.

LA GARDE-FORESTIÈRE. – Je demandais quel type de gibier. A poil ou à plume ?

FELIX, *fixant Robert.* – Euh ! Ça dépend de ce qu'on trouvera. Hein, Robert ?

LA GARDE-FORESTIÈRE. – C'est important pour le choix des munitions.

FELIX, *d'un air naïf.* – Ah bon ?

MISS BETTY. – Et vous, Pauline, vous venez dans les Ardennes pour les oiseaux ?

PAULINE, *légèrement compassée.* – Oui.

MISS BETTY. – Je aime beaucoup les oiseaux.

LA GARDE-FORESTIÈRE. – Pour une fois qu'on héberge des connaisseuses, j'en profite pour poser une question au sujet des grues.

PAULINE, *naïvement.* – Pourquoi une grue, il y a des travaux dans le coin ?

Tout le monde éclate de rire sauf Stéphanie qui laisse paraître un rictus de mauvaise humeur.

LA GARDE-FORESTIÈRE. – Ah! Ah! Ah! Très drôle.

GERMAINE, *gloussant*. – Ah! Ah! Ah! Votre amie a un grand sens de l’humour.

MISS BETTY, *entre deux gorgées de champagne*. – Pourquoi vous rigolez tous ?

STEPHANIE, *se forçant à sourire*. – Pauline est un vrai boute-en-train qui fait de l’humour sur tout. (*Jetant un regard acéré à sa comparse.*) Surtout quand elle ne réfléchit pas.

PAULINE, *s’adressant à Stéphanie*. – Ah, on parle de l’oiseau ?

STEPHANIE, *lui répondant discrètement*. – Evidemment, grosse bêtasse.

LA GARDE-FORESTIÈRE. – La grue arrive dans nos régions en octobre.

STEPHANIE, *jouant à la connaisseuse*. – Certes !

LA GARDE-FORESTIÈRE. – Depuis quelques années, elle s’installe ici tout l’hiver au lieu de continuer sa migration, ce qui est tout à fait inhabituel. Comment expliquez-vous cela ?

STEPHANIE, *faisant de l’esbroufe sur un ton doctoral*. – En fait, les causes sont multifactorielles. N’est-ce pas, Pauline ?

PAULINE, *entrant dans le jeu de sa compagne*. – Certainement. Il est difficile de les expliquer en quelques minutes.

STEPHANIE. – D’autant qu’elles sont complexes et qu’elles agissent en interconnexion.

PAULINE. – Tout à fait.

LA GARDE-FORESTIÈRE. – Il doit pourtant y avoir une bonne raison.

GERMAINE. – Ce n’s’rait pas dès fois à cause du réchauffement climatique ?

STEPHANIE, *toujours sur un ton doctoral*. – Ah ! Certainement, le réchauffement joue à coup sûr un rôle déterminant. N’est-ce pas, Pauline ?

PAULINE. – Absolument. Cela a été prouvé scientifiquement.

LA GARDE-FORESTIÈRE, *satisfaite*. – C’est bien ce qui me semblait.

MISS BETTY, *qui lève son verre*. – Je beaucoup... Hips ! Beaucoup aimer le champagne.

FELIX, *imitant l’Anglaise*. – Moi aussi.

Germaine remplit les verres de Miss Betty et de Félix. Les autres convives indiquent d’un signe de la main qu’ils ne désirent plus être resservis.

ROBERT. – C’est le dernier. Hein, Félix ?

FELIX. – Déjà ?

STEPHANIE. – Il se fait tard. Si vous le permettez, nous allons regagner notre chambre.

GERMAINE. – Je vous en prie. Le petit-déjeuner se prend à partir de six heures.

STEPHANIE. – Entendu. Merci pour le verre et bonne nuit.

GERMAINE. – Bonne nuit à vous aussi.

Stéphanie et Pauline montent à l'étage. Miss Betty accapare discrètement la bouteille et se remplit un nouveau verre. A la longue elle devient un peu saoule.

LA GARDE-FORESTIÈRE, *qui interpelle Félix.* – Où chassez-vous habituellement ?

FELIX, *pris de court.* – Oh ! Un peu partout !

GERMAINE. – Vous avez bien un endroit de prédilection.

Félix se rapproche de Robert qui lui souffle discrètement quelque chose à l'oreille.

FELIX, *qui pense répéter ce que lui a dit Robert.* – Dans les bois de Boulogne.

Robert lève les yeux au ciel en se tapant sur la cuisse en signe de désespoir.

LA GARDE-FORESTIÈRE, *surprise.* – Boulogne, près de Paris ? La chasse est autorisée là-bas ?

ROBERT, *qui a du mal à contenir son énervement.* – Bien sûr que non. La langue de mon ami a fourché. Il voulait dire les bois de Sologne.

FELIX, *tendant de se reprendre.* – J'ai confondu Sologne avec Boulogne. Que je suis bête !

ROBER, *excédé.* – Pas besoin de le dire. Tout le monde l'a constaté.

LA GARDE-FORESTIÈRE. – Les bois de Sologne, je connais. C'est super, là-bas. (*Elle s'apprête à prendre congé.*) Bon, c'est pas tout mais le devoir m'appelle. Merci pour le verre.

GERMAINE. – Tu reviens quand tu veux, Rachel.

LA GARDE-FORESTIÈRE. – Bonne chasse demain.

ROBERT. – Merci. (*La garde-forestière sort par la porte de droite.*) Bon, on y va aussi.

FELIX. – Où ça ?

ROBERT. – Au lit, grand nigaud !

FELIX. – Déjà ? Je n'ai même pas eu le temps de goûter la Mirabelle.

GERMAINE. – La bouteille est dans le bar. Si ça vous dit, elle est à votre disposition.

ROBERT. – Ce soir, Félix s’abstiendra. (*Félix bougonne.*) Encore merci pour le champagne.

Félix et Robert prennent l’escalier.

GERMAINE, *tout en rassemblant les verres.* – A demain, messieurs.

FELIX, *discrètement à son compagnon en montant l’escalier.* – Robert, tu devais me parler plus fort à l’oreille. Sologne et Boulogne ça sonne pareil.

ROBERT, *sèchement.* – Avance, tête de nœud !

GERMAINE, *baillant.* – Moi aussi, je vais dormir. (*Elle salue l’Anglaise.*) Miss Betty, je vous souhaite une bonne nuit.

MISS BETTY, *légèrement ivre.* – Pareillement... Hips !

GERMAINE. – Restez, je vous en prie. Terminez votre verre à votre aise.

MISS BETTY, *levant son verre.* – Cheers !

Germaine emporte les verres à la cuisine. Félix déboule l’escalier.

FELIX, *s’adressant à Miss Betty.* – Je ne peux pas résister. A moi, la Mirabelle !

Il ouvre le bar et se sert un verre de Mirabelle.

MISS BETTY. – Cheers, Félix ! (*Miss Betty porte la coupe de champagne à ses lèvres.*) Comment trouvez-vous mon chapeau ?

FELIX. – Il est très classe et surtout il se voit bien de loin. Vous ressemblez à la reine d’Angleterre.

MISS BETTY, *qui se redresse fièrement.* – *What ?* C’est la première fois que quelqu’un me compare à Sa Majesté ! *God save the Queen !...* Félix, hips !... Je vous souhaite une très bonne chasse demain.

FELIX. – Elle sera excellente, je le sens, mais, comme on dit chez nous, il ne faut pas vendre la peau de l’ours avant de l’avoir tué !

MISS BETTY, *A la fois surprise et admirative.* – La peau de l’ours ?... Vous chassez l’ours dans la forêt ? Waouh !

FELIX. – Enfin, pas tout à fait. Il m’arrive simplement de gagner des ours en peluche au tir à la pipe, dans les fêtes foraines.

MISS BETTY, *qui, trop occupée à boire, ne comprend pas l’intégralité de la réflexion de Félix.* – Une pipe ? Moi ! J’adore les pipes !

FELIX. – Ah ? C'est bon à savoir.

MISS BETTY. – Yes, I love it ! C'est mon père qui m'a donné le goût de la pipe.

FELIX. – Votre père !?

MISS BETTY. – Oui. Il était collectionneur.

FELIX. – Après tout, chacun son genre.

MISS BETTY. – J'admire beaucoup vous, Félix. Les chasseurs d'ours sont comme des gladiateurs qui n'ont pas peur de mourir. (*Elle lève son verre.*) A la santé de mon gladiateur ! *Exciting !*

FELIX, *à part*. – Crénom de nom. Leur faut peu de choses pour qu'elles s'emballent, les Angliches.

MISS BETTY. – Parlez-vous anglais, Félix ?

FELIX. – Euh ! (*Ne voulant pas décevoir.*) *Yes ! Yes !*

MISS BETTY. – *What can you tell me in English?*

FELIX. – Euh ! (*Cherchant quelque chose à dire.*) *I... I... I*

MISS BETTY. – Aïe! Vous avoir mal quelque part ?

FELIX. – *No ! I... I... speak english a little bit... A very little bit !*

MISS BETTY. – Vous êtes trop modeste. *Do you like England?*

FELIX. – *What, England?*

MISS BETTY. – *Do you understand me ?*

FELIX. – *Under wath ?*

MISS BETTY. – Peut-être c'est mieux de continuer en français.

FELIX. – Oui, parce que mon anglais est très little bit !

MISS BETTY. – Je veux que vous rameniez beaucoup de gibier de votre chasse.

FELIX, *d'une voix ferme et assurée*. – Comptez sur moi, Miss Betty. Pour vous, je ferai un carnage. (*Mimant le tir.*) Pan! Pan! Pan!

MISS BETTY, *admirative*. – Oh ! Quel homme formidable vous êtes, Félix. Dites-moi, votre ami est-il aussi bon chasseur que vous ?

FELIX, *bombant le torse*. – Robert ? (*Dévalorisant son ami pour mieux se mettre en valeur.*)
Oh, ce n'est pas un foudre de guerre mais je le trouve de bonne volonté.

MISS BETTY. – Il faut qu'il prenne exemple sur le grand chasseur que vous êtes. Maintenant, je dois aller me coucher. (*Avec emphase.*) Bonne nuit, mon gladiateur.

FELIX. – Bonne nuit à vous aussi, *Miss Betty*.

Miss Betty se lève en titubant en adressant à Félix un regard langoureux, ensuite elle monte péniblement l'escalier en se tenant à la rampe. Pendant ce temps, Félix sirote sa Mirabelle.

FELIX, *exultant*. – Elle me donne une pêche d'enfer, la miss. Demain, Félix, tu seras le roi de la forêt ! Pan ! Pan ! Pan !... Ah, quel délice cette Mirabelle.

ROBERT, *surgissant en haut de l'escalier*. – Félix, qu'est-ce que tu fous ?

FELIX. – Je goûte la Mirabelle.

ROBERT. – Tu ne vas pas y passer la nuit ?

FELIX. – Elle est fameuse. T'en veux un coup !

ROBERT, *descendant l'escalier en pyjama*. – Tu ferais mieux de préparer ton matériel pour demain, au lieu de picoler. (*Il désigne le fusil déposé contre le mur.*) Ton fusil, par exemple.

FELIX. – Mince ! Je l'avais oublié.

ROBERT. – Un chasseur digne de ce nom ne laisse jamais traîner son arme. Que je ne t'y reprenne plus... Tant qu'on en est aux recommandations, n'oublie pas non plus de préparer ton permis de chasse.

FELIX. – C'n'est pas mon permis mais celui de mon frangin.

ROBERT. – Chut, pas si fort ! Je sais qu'il appartient à ton frère jumeau, pas la peine de le crier. Demain, si un garde-chasse demande ton nom, pense bien répondre : Antoine Marcillac. Compris ?

FELIX. – Oui. Le nom de mon frerot.

ROBERT. – Ce qui m'inquiète, c'est sa photo sur le permis.

FELIX. – Aucune importance. Antoine et moi, on a quasiment la même bouille.

ROBERT. – La bouille sans doute mais l'intelligence ?...

FELIX. – Là, on est différent. Il est l'intello de la famille. J'aurais bien voulu faire polytechnique comme lui mais je n'avais pas la tête pour.

ROBERT. – A mon avis, le jour où on a distribué les neurones dans le ventre de votre mère, ton frangin a raflé les meilleurs et t'a laissé les seconds choix.

FELIX, *crédule*. – Tiens, je n'avais jamais pensé à ça.

ROBERT, *tapotant l'épaule de son compagnon comme s'il en avait pitié*. – Pauvre vieux, va. Je me demande parfois si les connexions s'enclenchent bien, là-dedans. Enfin, comme on dit, faut faire avec... C'est quand même bête qu'Antoine m'ait fait faux bond à la dernière minute.

FELIX. – Il n'en peut rien s'il s'est cassé le pied.

ROBERT. – Il aurait au moins pu s'abstenir de te proposer pour le remplacer. Je l'entends encore me dire : « Mon frangin n'est pas très malin mais, au moins avec toi, il sera à bonne école. » Et d'ajouter, sans rire pour un chasseur : « Ca lui mettra un peu de plomb dans la cervelle ! » J'ai été bien bête d'accepter.

FELIX. – Pourquoi tu dis ça ?

ROBERT – Qu'est-ce que je vais faire de toi ? Tu n'as jamais tenu un fusil de ta vie.

FELIX. – Bien sûr que si. Je ne me débrouille pas trop mal au tir à la pipe.

ROBERT, *ironiquement*. – Tu parles d'une référence... Bon, on va voir ça. Prends ton fusil ! (*Félix s'exécute et dirige machinalement le canon vers son compagnon qui s'empresse de l'écarter.*) Ne jamais pointer une arme à feu vers quelqu'un.

Félix dirige alors son arme vers le public.

FELIX. – Je pointe là où il n'y a personne, alors ?

ROBERT. – Affirmatif. Toujours casser l'arme quand on ne s'en sert pas.

FELIX. – Hein ? Mais si on la casse, elle est foutue.

ROBERT. – Casser un fusil, ça veut dire le plier, (*Il effectue l'opération sur le fusil.*) Comme ceci... Ensuite, que fait un chasseur quand il arrive sur zone ?

FELIX. – J'sais pas, moi.

ROBERT. – Réfléchis !

FELIX. – Il remonte son arme et guette le gibier.

ROBERT. – Très bien. Trouver l'animal demande du flair. Les bons chasseurs sentent sa présence d'instinct.

FELIX. – T'en fais pas. J'ai un flair de vautour.

ROBERT. – On verra ça. Maintenant, prends l'attitude du chasseur qui est à l'affût. La règle d'or est : se tenir prêt à tirer à tout instant. (*En cherchant à bien faire, Félix adopte une position grotesque. Il relève les épaules, prend un air méchant tout en contractant les traits de*

son visage.) Le maintien du fusil, c'est bon mais l'attitude, ça ne va pas du tout. On dirait un orang-outang qui fait la gueule parce qu'on lui a piqué sa banane.

FELIX. – Quoi, qu'est-ce qu'y a ?

ROBERT. – T'es trop crispé, mon vieux.

FELIX. – Comment ça ?

ROBERT. – Pour bien tirer, il faut rester détendu. (*Il montre comment faire à Félix.*) Comme ceci. Vas-y !

Félix adopte une attitude trop décontractée.

ROBERT. – Cette fois, c'est trop mou.

FELIX. – J'suis trop mou, j'suis trop crispé. Faudrait savoir ?

ROBERT. – Quand je dis rester détendu, il ne faut pas en faire trop, non plus. A te voir, on dirait que tu as fumé un pétard. Pense surtout à relâcher les épaules... (*Félix s'applique du mieux qu'il peut.*) Voilà ! Maintenant, en joue !

FELIX, *l'air bête.* – Quoi ?

ROBERT. – En joue, j'ai dit. (*Félix fronce les sourcils en signe d'incompréhension.*) La joue, c'est là. (*Il se rapproche du visage de Félix tout en désignant sa propre joue.*) Qu'est-ce qu'on dépose sur la joue ?

Félix se rapproche de Robert et lui claque un baiser sur la joue.

ROBERT, *surpris.* – Ben ! Qu'est-ce qui te prend ?

FELIX. – Tu voulais que je te fasse la bise avant d'aller au lit, non ?

ROBERT, *s'essuyant la joue avec un mouchoir.* – C'est pas possible. Tu as décidé de me pourrir la vie !

FELIX. – Ben non !

ROBERTT. – Jamais plus ça, tu entends ? La chasse est un sport de mecs alors, les bisous, tu oublies.

FELIX. – Pourquoi tu me présentais ta joue alors ?

ROBERT. – Pour te montrer que tu devais y coller la crosse du fusil, gros nigaud.

FELIX. – Ah, fallait le dire tout de suite.

ROBERT. – La position de tir, maintenant. Regarde-moi bien. Tu maintiens fermement la crosse contre la joue et l'épaule tout en fléchissant légèrement les genoux... T'as vu ?

FELIX. – Oui.

ROBERT, *lui rendant le fusil.* – Maintenant, à toi ! (*Félix effectue la manœuvre en exagérant la pliure des genoux.*) Légèrement, j'ai dit. (*Félix rectifie la position.*) Voilà qui est mieux.

Félix sourit béatement.

ROBERT. – Pour terminer : le tir.

FELIX, *souriant béatement.* – Ah ! c'est ce que je préfère.

ROBERT. – Evidemment, comme tous les chasseurs. Ecoute bien ceci : L'essentiel est d'anticiper sur la vitesse de la cible. Si tu tires pile sur un animal en mouvement, les plombs arrivent quand il est déjà passé. Il faut donc donner une avance correspondant à la vitesse du gibier multipliée par la distance du gibier par rapport au chasseur divisé par la vitesse de la balle tirée. Comprends-tu ?

FELIX, *l'air éberlué.* – Euh, tu peux répéter ?

ROBERT. – L'avance correspondant à la vitesse du gibier multipliée par la distance du gibier par rapport au chasseur divisé par la vitesse de la balle tirée. C'est simple, non ? (*Voyant le regard interrogatif de Félix.*) En gros, Pour espérer toucher l'animal, tu dois viser l'avant de la bête ou très légèrement devant lui s'il court vite.

FELIX. – Ah oui. Sinon on rentre bredouille en ayant l'air d'un Corniaud.

ROBERT. – Exactement. Note que pour toi, dans tous les cas, ça ne changera pas grand-chose.

FELIX, *prenant un air inspiré.* – Robert, j'ai une question intéressante.

ROBERT. – Je t'écoute.

FELIX, *naïvement.* – Si l'animal recule, il faut tirer derrière lui ?

ROBERT, *soupirant en signe de dépit.* – Dans ton genre, t'es un fameux cas, toi. Comment fais-tu pour imaginer des questions aussi idiotes ?

FELIX. – Je n'sais pas. Elles me viennent toutes seules.

ROBERT. – As-tu déjà vu un lièvre, un chevreuil ou une perdrix détalé à reculons ?

FELIX. – Ben non.

ROBERT. – Alors, réfléchis avant de parler. Dernière chose : pour bien tirer, il faut savoir viser.

FELIX. – Ah oui, parce que si on ne sait pas viser, on tire à côté, hein ! (*Rire bête.*) Ah! Ah! Ah!

ROBERT, *soupirant*. – T'as tout compris. Maintenant, montre-moi.

FELIX. – Montre-moi quoi ?

ROBERT. – Comment tu vises ? (*Félix tient l'arme pointée vers le public pour que celui-ci perçoive bien ses mimiques. Félix fait des efforts désespérés pour fermer l'œil avec lequel il ne vise pas.*) Tu le fais exprès ou quoi ?... Il faut ouvrir l'œil avec lequel tu vises et fermer l'autre, évidemment.

FELIX. – Ben, j'essaie. Robert, je dois t'avouer un truc. (*Si Félix est droitier.*) Je n'ai jamais su fermer l'œil gauche tout seul.

Félix tente une nouvelle fois de viser mais ne peut s'empêcher de faire des grimaces avec ses yeux.

ROBERT. – Tu m'énerves, Félix... Tu m'énerves ! (*Au désespoir.*) Il n'y a qu'un pignouf au monde qui se montre incapable de ne fermer qu'un œil à la fois et il faut que je tombe dessus.

FELIX. – Te mets pas en pétard. J'y peux rien.

En désespoir de cause, Félix s'aide de ses doigts pour fermer l'œil ne servant pas à viser, ce qui l'oblige à tenir son fusil d'une seule main. Robert semble accablé.

ROBERT, *reprenant le fusil*. – C'est désespérant !

FELIX. – Je m'exercerai demain, Robert. Je te jure que j'y arriverai.

ROBERT, *sceptique*. – Ouais, ce n'est pas gagné. Maintenant, au lit.

FELIX, *déposant machinalement son fusil*. – Et ma Mirabelle ?

ROBERT. – Tu l'achèveras demain. (*Robert s'engage le premier dans l'escalier, Félix lui emboîte le pas en oubliant de reprendre le fusil.*) Dis-donc, tu n'oublies rien ?

Félix croit que Robert pense au verre qu'il était en train de boire. Il court le terminer !

ROBERT. – Mais non, abruti... Le fusil ?

FELIX, *qui retourne le chercher*. – Ah ! J'n'y pensais plus.

ROBERT. – Ca fait la deuxième fois ce soir. (*Découragé.*) Avec toi, je sens que cette partie de chasse va foirer sur toute la ligne.

FELIX, *qui passe devant Robert dans l'escalier*. – T'inquiète. Tu verras, demain, on va péter le feu.

ROBERT, *poussant Félix*. – Avance, tu me gonfles !

FELIX, *du haut de l'escalier vers le public*. – Pan ! Pan ! Pan ! Pan !

Les deux compères disparaissent.

Fin de l'acte 1

Acte 2

Au lever de rideau, Germaine arbore une mine déconfite. Miss Betty arrive par l'escalier. Elle tient une bouillotte sur sa tête pour atténuer l'effet de sa cuite de la veille.

MISS BETTY. – Le champagne était *wonderfull*. Dommage que ma tête ne le supporte pas.

GERMAINE. – Désirez-vous une aspirine, Miss Betty ?

MISS BETTY. – Non, merci. Je préfère le bouillotte... Vous avez l'air contrarié, Germaine. Quelque chose ne va pas ?

GERMAINE, *l'air sombre*. – Je m'inquiète pour les chasseurs. Ils auraient dû être rentrés depuis longtemps.

MISS BETTY. – La forêt est grande, peut-être qu'ils se sont simplement perdus.

GERMAINE. – Allez savoir ! (*Retour de Stéphanie et de Pauline.*) Ah, mesdames (*ou mesdemoiselles si elles sont jeunes*). Votre sortie en forêt s'est-elle bien passée ?

STEPHANIE. – Tout à fait. Les observations que nous avons effectuées sur les oiseaux étaient fort enrichissantes. N'est-ce pas, Pauline ?

PAULINE. – Oui, elles nous ont aussi permis d'enrichir notre collection de photos.

Stéphanie et Pauline s'échangent un clin d'œil complice.

GERMAINE. – N'auriez-vous pas croisé nos deux chasseurs, par hasard ?

STEPHANIE et PAULINE. – Non.

STEPHANIE, *feignant l'étonnement*. – Pourquoi, il y a un problème ?

GERMAINE. – Ils ne sont toujours pas revenus.

STEPHANIE, *l'air faussement affecté*. – Pouvons-nous faire quelque chose pour vous ?

GERMAINE. – Non, merci. La seule chose à faire est d'attendre.

STEPHANIE. – Croisons les doigts pour qu'il ne leur soit rien arrivé de fâcheux.

Pauline et Stéphanie montent à l'étage en riant sous cape.

MISS BETTY, *écrivant dans son calepin*. – Croisons les doigts ? Encore une expression à noter... (*Un véhicule arrive.*) Ah ! J'entends un bruit de moteur !

GERMAINE, *se précipitant à la fenêtre avec l'Anglaise* – Bonté divine ! C'est Rachel qui ramène nos chasseurs.

Germaine s'engouffre dans le vestibule pour aller retrouver la garde-forestière et son mari. Miss Betty remarque la bouteille de Mirabelle. La tentation de se servir un verre est forte mais elle résiste.

MISS BETTY. – Non, ce ne serait pas raisonnable pour ma tête ! How ! J'espère que personne n'a troué le peau de ces pauvres chasseurs. (*Soudain effrayée.*) *My God !* Peut-être qu'ils ont été attaqués par un ours.

Germaine et Rachel reviennent en soutenant Robert. Ce dernier a le crâne bandé et ne porte pas ses lunettes. Felix les accompagne.

GERMAINE, après avoir assis Robert dans un fauteuil. – Comment vous sentez-vous, Robert ?

ROBERT, se tenant le crâne. – Ca me cogne dans la cafetière comme si l'Bourdon de Notre Dame de Paris y sonnait à toutes volées.

MISS BETTY. – Vous aussi ?

GERMAINE. – Je me suis fait un sang d'encre pour vous.

MISS BETTY, sortant son calepin et notant. – Sang d'encre, je note.

GERMAINE, au garde-forestière. – Que lui est-il arrivé, Rachel ?

LA GARDE-FORESTIÈRE. – A première vue, il a été victime d'un éboulement.

MISS BETTY, inquiète. – Vous êtes certains de ne pas avoir été attaqués par des ours ?

Pauline et Stéphanie pointent discrètement le bout de leur nez du haut de l'escalier.

LA GARDE-FORESTIÈRE, moqueuse. – Des ours dans les Ardennes ? V'là autre chose, maintenant.

MISS BETTY. – Peut-être ils ont voulu manger vous.

GERMAINE. – Vous êtes fatiguée, *Miss Betty.*

MISS BETTY. – Pas du tout. Félix a dit qu'il était venu dans les Ardennes pour tuer un ours et vendre sa peau.

FELIX. – J'ai dit ça moi ?

MISS BETTY. – Je vous le jure sur la famille royale d'Angleterre réunie.

GERMAINE, ironiquement. – Ca fait beaucoup de monde.

ROBERT, désespéré. – Qu'est-ce que tu as encore été raconter ?

FELIX. – Me souviens plus. J’ai bu tellement de Champagne et de Mirabelle !

LA GARDE-FORESTIÈRE. – C’est n’importe quoi. Je fais ce métier depuis des années et je n’ai jamais vu l’ombre d’un ours dans nos forêts.

MISS BETTY. – J’aime mieux cela. (*Posant sa main sur son front.*) Excusez-moi, le champagne d’hier me donne des vertiges.

ROBERT. – Au moins, on est deux.

MISS BETTY. – Je vais me reposer dans ma chambre.

GERMAINE. – A plus tard, Miss Betty.

Miss Betty monte à l’étage.

LA GARDE-FORESTIÈRE. – Les Anglais ont une sacrée dose d’imagination.

ROBERT. – Pouvez pas parler moins fort. (*Il désigne son crâne.*) Ca résonne méchamment là-dedans !

LA GARDE-FORESTIÈRE. – Excusez-moi.

GERMAINE, *soulagée*. – Vous êtes sains et saufs, tous les deux. C’est l’essentiel ! Désirez-vous un verre d’eau ?

ROBERT. – Ce n’est pas de refus.

FELIX. – Pas pour moi. L’eau, ça me donne soif.

GERMAINE. – Une petite Mirabelle, alors ?

FELIX. – Une perfusion de Mirabelle, ce serait encore mieux.

Germaine fait le service.

LA GARDE-FORESTIÈRE, *sortant de quoi écrire et un calepin*. – Maintenant, expliquez-moi ce qui vous est arrivé. C’est pour mon rapport.

ROBERT. – Ah ! Je m’en souviendrai de cette partie de chasse. Les pires tuiles nous sont tombées dessus.

FELIX. – Tu te trompes, Robert. Ce n’étaient pas des tuiles qui tombaient mais des pierres.

Au mot « pierres », Robert se prend le crâne avec un rictus de douleur.

ROBERT. – Façon de parler, Félix !

GERMAINE. – Elles venaient d’où, ces pierres ?

ROBERT. – D'une carrière à environs une heure de marche d'ici.

LA GARDE-FORESTIÈRE, *se tournant vers Germaine*. – La carrière de La Combe.

GERMAINE. – C'est curieux, elle est désaffectée.

FELIX, *démonstratif*. – Fallait voir ça. C'était comme une pluie de cailloux venue du ciel.

ROBERT. – Félix a pu les éviter mais pas moi.

FELIX, *parlant de Robert*. – C'est lui qui a tout pris, dis-donc. Il y a un seul endroit dans les Ardennes où tu ne devais pas être et il a fallu que tu y sois, au mètre près ! C'est vraiment pas de chance.

ROBERT, *agacé*. – Félix, on se passerait bien de tes commentaires.

LA GARDE-FORESTIÈRE, *perplexe tout en écrivant dans son calepin*. – C'est curieux. Un éboulement à cet endroit est très inhabituel. (*Se tournant vers Robert et Félix*.) Pourquoi n'avez-vous pas immédiatement appelé les secours ?

ROBERT. – Comment faire, j'étais à moitié assommé ?

GERMAINE. – Et Félix ?

FELIX. – La batterie de mon portable était déchargée.

LA GARDE-FORESTIÈRE. – Ah bon ? Mes félicitations.

FELIX. – Et celui de Robert, je ne suis pas parvenu à l'allumer.

LA GARDE-FORESTIÈRE. – De mieux en mieux. C'est vous qui paraissez allumé, mon vieux.

ROBERT. – Ce n'était pas de sa faute. Mon portable a été saboté.

LA GARDE-FORESTIÈRE. – Comment cela ? Montrez-le-moi ! (*Robert s'exécute*.) De fait, l'écran a été cassé.

GERMAINE. – Qui diable a fait une chose pareille ?

LA GARDE-FORESTIÈRE. – Vos tenues ne sont pas réglementaires. Où sont vos vestes à bandes fluo ?

ROBERT. – Hier, en arrivant, on les avait laissées dans la chambre mais, ce matin, quand on a voulu les prendre, elles avaient disparu.

LA GARDE-FORESTIÈRE. – Tiens donc !

ROBERT. – Madame, je vous jure que c'est vrai.

LA GARDE-FORESTIÈRE, *sur un ton péremptoire*. – Continuons ! En voulant revenir, vous vous êtes donc égarés.

FELIX. – Ah ça, pour se perdre, on s'est perdus. Plus on marchait, plus on avait l'impression d'être au milieu de nulle part. Hein, Robert ?

ROBERT. – La faute à qui ?

GERMAINE. – Pourtant vous n'étiez qu'à une heure de marche d'ici.

ROBERT. – Le drame, c'est que je n'avais pas mes lunettes sur moi et que j'ai dû me laisser guider par Félix.

LA GARDE-FORESTIÈRE, *surprise*. – Vous chassez sans vos lunettes ?

ROBERT. – Je n'y comprends rien. Hier, je les avais déposées dans la chambre et, ce matin, pas moyen de les retrouver.

LA GARDE-FORESTIÈRE, *sceptique*. – Bien sûr, comme les vestes fluo !

GERMAINE. – Donc Félix vous a mal dirigé.

ROBERT. – C'est peu dire.

FELIX. – J'étais pourtant sûr d'avoir pris la bonne direction. Hein, Robert ?

ROBERT, *ironiquement*. – On ne peut plus sûr.

FELIX. – J'aurais juré avoir reconnu le gros chêne que nous avons dépassé en partant.

ROBERT, *sur un ton fataliste*. – Et comme il y a des gros chênes partout...

GERMAINE. – Dans une forêt, prendre un arbre comme point de repère n'est pas ce qu'il y a de mieux. Dommage que vous n'ayez pas semé des cailloux, comme le Petit Poucet.

ROBERT, *se tenant la tête en grimaçant*. – Ne me parlez pas de cailloux, s'il vous plaît.

GERMAINE. – Excusez-moi.

ROBERT. – De toute façon, ça n'aurait rien changé. Connaissant Félix, il aurait été incapable de retrouver ses propres cailloux.

FELIX. – Oh, c'est malin.

LA GARDE-FORESTIÈRE. – Ensuite, qu'avez-vous fait ?

ROBERT. – En désespoir de cause on a sorti la boussole.

LA GARDE-FORESTIÈRE. – Dans des moments critiques, la bonne vieille boussole se révèle souvent salvatrice.

ROBERT. – A condition de savoir s'en servir.

LA GARDE-FORESTIÈRE. – Evidemment.

FELIX. – La boussole, c'est fastoche. L'aiguille se dirige toujours vers le nord.

ROBERT. – Sauf que la tienne indiquait l'ouest.

LA GARDE-FORESTIÈRE. – Comment cela ?

ROBERT. – Je vous le donne en mille. Ce cornichon avait dans sa poche un trousseau de clé métallique qui déviait l'aiguille.

FELIX. – C'est moi qui m'en suis rendu compte le premier.

ROBERT. – Oui, après m'avoir fait marcher pendant des heures dans la mauvaise direction.

LA GARDE-FORESTIÈRE. – Comment avez-vous réagi ?

ROBERT. – On était complètement déboussolés.

GERMAINE. – C'est le cas de le dire.

LA GARDE-FORESTIÈRE. – Ensuite ?

ROBERT. – Au détour d'un chemin, on a aperçu un véhicule.

FELIX, *sur le ton de la vantardise*. – C'est encore moi qui l'ai trouvé le premier. Hein, Robert ?

ROBERT. – Le chauffeur a tout de suite vu qu'on était perdus. (*S'adressant au garde-forestière.*) Il vous a téléphoné et notre calvaire a pris fin.

Stéphanie et Pauline apparaissent discrètement en haut de l'escalier. Elles suivent avec attention la conversation tout en échangeant des regards complices.

GERMAINE. – Eh bien, dites-donc, vous n'avez pas été épargnés par la malchance.

LA GARDE-FORESTIÈRE, *perplexe*. – Une malchance qui n'a rien de fortuit et qui implique l'ouverture d'une enquête. (*Sur un ton directif.*) Faites-moi voir vos permis de chasse !

ROBERT, *inquiet*. – Nos permis de chasse, vous les voulez ?

LA GARDE-FORESTIÈRE. – Oui, oui. Dépêchez-vous.

Robert et Félix lui tendent leur document. Après les avoir brièvement examinés, il fixe son attention sur Félix. Robert blêmit.

LA GARDE-FORESTIÈRE, *à Félix*. – Votre photo est ancienne, il faudra la changer.

FELIX, *étourdi*. – D'accord, j'avertirai mon frère... (*Furieux, Robert lui donne un coup de talon sur le pied. Félix retient un cri de douleur que personne ne remarque.*) Humm !

GERMAINE, *étonné*. – Votre frère, que vient-il faire là-dedans ?

FELIX, *se tournant vers Robert comme s'il l'implorait de trouver une réponse*. – Ben... C'est-à-dire que...

ROBERT. – Hum ! Son frère est justement photographe. N'est-ce pas Félix ?

FELIX, *qui ne saisit pas la ruse*. – Pas du tout. Qu'est-ce que tu racontes ? (*Nouveau coup de talon de Robert sur le pied de Félix qui retient un cri. La douleur a pour effet d'entraîner un éclair de lucidité.*) Ah, si ! Il est photographe. C'est vrai, j'avais oublié...

Robert lève les yeux au ciel en signe de désespoir.

LA GARDE-FORESTIÈRE, *sur un ton accusateur*. – C'est quoi, ce cirque ?

GERMAINE. – Mettez-vous d'accord. Votre frère est photographe, oui ou non ?

ROBERT. – Hum ! En fait il est spécialisé dans les portraits.

GERMAINE. Ah ! Vous voulez dire qu'il est portraitiste.

ROBERT, *soulagé*. – Exactement !

GERMAINE. – Félix avait donc raison. Un portraitiste est bien plus qu'un photographe, c'est un artiste.

FELIX, *à Robert d'un air triomphant*. – Tu vois, j'avais raison ! Ça t'en bouche un coin, hein ?

ROBERT, *à lui-même en étant désabusé par tant de bêtise*. – Mais c'est pas possible !

LA GARDE-FORESTIÈRE, *rendant les permis*. – Vous demanderez donc à votre frère de vous tirer le portrait.

GERMAINE, *à la fenêtre*. – Avez-vous vu comme le ciel s'assombrit ?

LA GARDE-FORESTIÈRE. – Pristi, va tomber un sacré déluge.

FELIX, *dont l'humour tombe mal à propos*. – C'est toujours mieux que des cailloux. Hein, Robert ?

ROBERT, *se prenant le crâne*. – Aïe !

Robert fusille Félix du regard.

FELIX. – Quoi, qu'est-ce que j'ai encore dit ?

LA GARDE-FORESTIÈRE, à Robert. – Comment vous sentez-vous, monsieur ?

ROBERT. – Ca va mieux. La douleur est en train de passer.

FELIX. – Finalement, c'était pas trop grave. (Robert a un mouvement d'agacement qui fait sursauter Félix de peur.) Moi, j'dis ça pour te rassurer, Robert.

LA GARDE-FORESTIÈRE, rangeant son calepin. – Maintenant, je dois m'en aller.

GERMAINE. – Encore merci pour tout, Rachel.

ROBERT. – Surtout, merci de nous avoir ramenés.

LA GARDE-FORESTIÈRE. – Y a pas de quoi. Dorénavant, ne partez pas chasser sans avoir tout votre matériel en ordre.

La garde-forestière sort par le vestibule. Un bruit de tonnerre se fait entendre.

FELIX. – Il était temps qu'on revienne, hein Robert. A une heure près, le déluge nous serait tombé sur la tête.

ROBERT. – Le déluge, ce n'est rien à côté de ce que j'ai pris...

Le tonnerre gronde une nouvelle fois.

GERMAINE. – Les émotions, ça creuse. Venez à la cuisine, je vais vous servir un bon repas.

FELIX. – J'ai justement une faim de loup. Pas toi, Robert ?

ROBERT. – Moi, c'est l'inverse. Les émotions me coupent l'appétit.

GERMAINE. – Si vous êtes rétablis, il vous faudra impérativement reprendre des forces avant de retourner chasser.

FELIX, animé. – Demain, à la chasse, ça va péter le feu. (Il mime le tir comme s'il avait un fusil en main.) Pan ! Pan ! Pan !

ROBERT. – Arrête de faire le taré.

FELIX. – Qu'est-ce que tu racontes ? Je ne fais pas le taré.

ROBERT. – Non, tu l'es. C'est encore pire.

GERMAINE. – Allons, venez ?

Félix et Robert suivent Germaine à la cuisine. Pauline et Stéphanie débutent une discussion en haut de l'escalier.

PAULINE. – Ces sales types ont eu ce qu'ils méritaient, pas vrai Stéphanie ?

STEPHANIE. – Et comment donc.

PAULINE. – Dommage que nos pierres n'ont pas fait plus de dégâts. J'aurais voulu qu'elles leur éclatent le crâne.

STEPHANIE. – Finalement, ce n'était pas une bonne idée de leur piquer leurs gilets fluo. S'ils les avaient enfilés on les aurait mieux distingués dans la brume matinale. Enfin, l'essentiel est de les avoir empêchés de chasser.

PAULINE, *inquiète*. – Steph, j'ai peur.

STEPHANIE. – De quoi ?

PAULINE. – La garde-forestière a parlé d'une enquête. Si la police se met à fouiner, elle va nous tomber dessus.

STEPHANIE. – Ne t'en fais pas. Le temps que les flics se mettent en route, on aura vidé les lieux depuis longtemps. Maintenant, viens ! Nous allons concocter à ces chasseurs de malheur une surprise dont ils se rappelleront longtemps.

Pauline et Stéphanie disparaissent à l'étage tandis que Felix revient de la cuisine en mangeant. Il se dirige vers le bar.

FELIX, *parlant la bouche pleine*. – Ce sera encore meilleur (*Il prononce : Che chera...*) avec une Mirabelle. (*Un éclair déchire le ciel, suivi d'un coup de foudre. Félix se précipite à la fenêtre*) Ouh, là, là ! Cha a péte chec. (*Soudain intrigué par quelque chose qu'il distingue au loin.*) C'est quoi, là-bas, dans la prairie ? (*Il ouvre la fenêtre pour mieux voir.*) Un chevreuil ! Un sacrément beau chevreuil ! Qu'est-ce qu'il fout ici ?... (*Appelant.*) Robert ! Robert ! (*Se saisissant de son fusil.*) Attends un peu, mon beau ! Je vais te faire un doux sort.

Robert arrive au moment où Félix met le fusil en joue.

ROBERT. – Qu'est-ce que tu fous, bon Dieu ?

FELIX. – Tu ne devineras jamais !

ROBERT, *qui se précipite sur son compagnon pour l'empêcher de tirer*. – Félix, ne fais pas ça. C'est interdit.

Robert arrive trop tard. Un nouvel éclair déchire le ciel. Il est immédiatement suivi d'un violent coup de foudre et d'une détonation d'arme à feu.

FELIX, *exultant*. – Je crois que je l'ai touché.

ROBERT. – Tu es cinglé ? Sur quoi as-tu tiré ?

FELIX, *fier*. – Un chevreuil ! Je me suis fait un superbe chevreuil, Robert.

Un bêlement se fait entendre au loin.

ROBERT. – Un chevreuil, tu en es sûr ?

Un nouveau bêlement se fait entendre.

FELIX, *dont l'enthousiasme retombe subitement.* – C'est vrai qu'il crie bizarrement pour un chevreuil. (*Penaud.*) J'ai peut-être pas bien vu. Il faisait sombre avec cet orage.

GERMAINE, *surgissant de la cuisine.* – Qu'est-ce qui se passe, ici ?

ROBERT. – Je suis désolé. Félix a tiré sur un animal qui se trouvait dans votre prairie.

GERMAINE, *tout en jetant un coup d'œil par la fenêtre.* – Vous êtes complètement fous !

ROBERT. – Cette chèvre était à vous ?

GERMAINE, *fâchée.* – Bien évidemment.

FELIX. – Oh, une chèvre, ça ne vaut pas un chevreuil !

Nouveau coup de talon de Robert sur le pied de Félix qui retient un cri

GERMAINE, *sévèrement.* – Voyons, on n'est pas au Far-Ouest, ici ?

ROBERT, *fulminant.* – Bougre d'abruti ! Tu ne pouvais pas attendre demain, non ? Du gibier tu en trouveras tant que tu voudras dans la forêt.

FELIX. – C'est vite dit. Si la poisse continue à nous poursuivre, on rentrera bredouille.

ROBERT, *au comble de l'énervement.* – Monte dans la chambre. Je ne veux plus te voir.

FELIX, *montant l'escalier.* – Dommage quand-même que c'n'était pas un chevreuil, hein Robert ?

ROBERT, *menaçant.* – Hors de ma vue ou je fais un malheur.

Un nouveau bêlement se fait entendre.

GERMAINE, *regardant mieux par la fenêtre.* – Elle est vivante, heureusement que votre ami tire comme un pied !

ROBERT. – On ne peut que s'en réjouir, en effet.

GERMAINE. – N'en, parlons plus. Je vais rentrer la chèvre, ça vaudra mieux.

Germaine sort par la porte de droite.

ROBERT, *pestant* – Ah ! Je m'en souviendrai des Ardennes. On ne m'y reprendra plus de chasser avec un zigoto pareil.

Arrivée de Stéphanie et de Pauline qui discutent en descendant l'escalier.

PAULINE, *se faisant insistante*. – Mais puisque je te dis que j'ai entendu un coup de feu.

STEPHANIE. – Tu as certainement confondu avec la foudre.

PAULINE. – Je te jure que non.

ROBERT, *désolé*. – Votre amie a raison. C'est mon compagnon qui a tiré.

STEPHANIE. – Tiré sur quoi ?

ROBERT. – Sur une chèvre qui se trouvait dans le pré.

PAULINE, *au comble de l'indignation*. – Comment ? Votre ami abat un pauvre animal et c'est tout l'effet que ça vous fait ?

STEPHANIE, *en aparté à sa compagne*. – Calme-toi, Pauline

PAULINE, *furieuse*. – Tuer une bête est un crime, monsieur.

ROBERT. – Elle n'est même pas morte.

PAULINE. – Elle aurait pu, c'est pareil. Ce que votre ami a fait est abominable.

ROBERT, *haussant la voix*. – Hé là ! Sur un autre ton, je vous prie.

Stéphanie tente désespérément de tempérer l'attitude de son amie.

STEPHANIE, *sur un ton faussement apaisant*. – Voyons Pauline, il n'y a pas de quoi en faire tout un plat.

PAULINE. – Ah ! tu trouves, toi ?

STEPHANIE, *discrètement à Pauline*. – Tais-toi, tu vas finir par nous faire repérer.
(*S'adressant à Robert.*) Veuillez excuser mon amie, elle voue une véritable passion aux chèvres.

ROBERT, *qui soliloque en montant à l'étage*. – Chacun ses goûts... Espèce de tarée, va !

STEPHANIE, *une fois seule avec sa compagne*. – T'es folle ou quoi ? Faut tenir ta langue, ma fille.

PAULINE. – C'est révoltant de voir à quel point ces gens méprisent les animaux.

STEPHANIE. – Voyons, cela n'a rien d'étonnant venant de ces fichus chasseurs.

PAULINE. – Tu ne réagis pas. Ça ne te fait rien à toi ?

STEPHANIE. – Bien sûr que si. Je suis indignée mais pour réussir la mission nous devons impérativement tenir notre langue.

PAULINE, *calmée*. – T’as raison, je me suis laissée emporter.

STEPHANIE. – Que ça te serve de leçon. Bon, passons à la suite de notre plan de bataille.

PAULINE, *le regard haineux*. – On va continuer à leur en faire baver. Hein, Steph ?

STEPHANIE. – Passe-moi la poudre de Bourdaine, vite !

PAULINE. – T’es certaine que ça va marcher ?

STEPHANIE. – Dame oui ! Une bonne dose de poudre d’écorce de Bourdaine dans la nourriture et l’effet laxatif est garanti !

Pauline sort de sa poche un sachet de poudre qu’elle donne à sa compagne.

PAULINE. – Faudra pas de gourer d’aliments.

STEPHANIE. – As-tu remarqué, ce matin, au petit-déjeuner, les chasseurs ont été les seuls à manger du pâté en croûte ?

PAULINE. – Oui. Même que ça avait l’air de bien leur goûter.

STEPHANIE. – Dans la région, c’est une tradition. Les jours de chasse, on mange du pâté en croûte. (*Elle fait un clin d’œil complice à Pauline.*) Demain, ces messieurs dégusteront du pâté agrémenté à la poudre de Bourdaine. Bon, tu surveilles pendant que je suis à la cuisine.

Stéphanie se précipite à la cuisine.

PAULINE. – J’ai hâte de voir la tronche que tireront ces saligauds après leur petit-déjeuner (*Jubilant.*) Ah, ces messieurs aiment tirer à la chasse ! Et bien ils tireront et même plus d’une fois. Seulement ce sera la chasse des toilettes. Après tout, ils n’auront que ce qu’ils méritent et puis ils ne sont pas à plaindre, le sort qu’ils réservent à ces pauvres bêtes est bien pire que le leur.

STEPHANIE, *revenant de la cuisine avec le sachet vide*. – Voilà, c’est fait. J’y ai mis double dose.

PAULINE, *exultant*. – Super ! A ce régime-là, ils se videront les tripes aussi sec. Tu sais quoi, Stéphanie ? Notre opération anti-chasseurs commence à vachement me passionner.

STEPHANIE. – Le risque est exaltant. C’est bien connu.

PAULINE. – Ah, j’oubliais. (*Elle sort une paire de lunettes dont elle plie les branches.*) J’en connais un qui peut définitivement dire adieu à sa paire de lunettes.

Les deux femmes montent à l’étage en pouffant de rire.

Fin de l'acte 2

ACTE 3

Le rideau s'ouvre sur Stéphanie et Pauline.

PAULINE. – Ces deux scélérats sont partis chasser mais ils ne mettront pas longtemps à revenir. Hein, Steph ?

STEPHANIE, *jubilant*. – La double dose de laxatif qu'ils ont ingurgitée est déjà en train d'agir.

PAULINE. – Dommage que le benêt n'ait pas touché au pâté en croûte.

STEPHANIE. – Son compagnon en a mangé pour deux, c'est déjà ça.

Un signal sonore électronique se fait entendre.

PAULINE. – Ton portable, Steph !

STEPHANIE, *prenant rapidement connaissance du message qui lui est destiné*. - Mince alors !

PAULINE. – Il y a un problème ?

La conversation est interrompue par Germaine qui surgit de la cuisine. Elle porte un panier et a revêtu un par-dessus.

GERMAINE. – La journée promet d'être belle, aujourd'hui. A quoi allez-vous l'occuper, mesdames ?

STEPHANIE – Euh ! A observer les oiseaux, comme hier.

GERMAINE. – Désirez-vous m'accompagner au marché ? Il est fort réputé dans la région.

STEPHANIE. – Non, merci. Une autre fois peut-être.

GERMAINE. – Comme vous voudrez. Alors, à tout à l'heure.

Germaine sort par le vestibule.

PAULINE. – Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ?

STEPHANIE. – On stoppe tout et on se barre en douce.

PAULINE. – Quoi ? T'es pas sérieuse.

STEPHANIE, *qui tend son portable à Pauline.* – Lis le message, tu comprendras. Il vient en droite ligne de notre association.

PAULINE, *lisant le message à voix haute.* – « Opération anti-chasseurs éventée. Journalistes sont sur le coup... Stopper mission... Préparer retraite. » (*Catastrophée.*) Ca veut dire quoi ?

STEPHANIE. – Je n'en sais rien. Peut-être qu'un des nôtres a vendu la mèche.

PAULINE. – Ou qu'un de nos commandos a été débusqué.

STEPHANIE. – C'est aussi possible.

PAULINE. – Il n'y a pas le feu au lac tout de même.

STEPHANIE. – Qu'est-ce que tu crois ? Si ça se trouve, les journaux font déjà leurs choux gras de l'affaire... On tape en vitesse nos affaires dans les sacs à dos et on se taille. (*Arrivée de l'Anglaise.*) Voilà *Miss Betty*.

MISS BETTY. – Bonjour Mesdames.

PAULINE et STEPHANIE, *grommelant.* – Bonjour *MISS Betty*.

MISS BETTY. – Je ne vous trouve pas en forme. Quelque chose ne va pas ?

STEPHANIE, *qui cherche à justifier son départ.* – Hum, non ! Ou plutôt, si... Nous sommes scandalisées par l'attitude qu'un des chasseurs a eu hier ?

MISS BETTY. – Qu'a-t-il fait de grave ?

PAULINE. – Comment, vous n'avez rien entendu ?

MISS BETTY. – Si, l'orage avec la foudre.

STEPHANIE. – Ce n'était pas la foudre, *MISS Betty*.

PAULINE. – Ce chasseur a tiré de cette fenêtre sur une chèvre.

MISS BETTY. – *Oh my God !* Il l'a fusillée ?

PAULINE, *outrée.* – Heureusement non mais cela n'en fait pas moins de lui et de son compagnon des êtres malfaisants.

MISS BETTY. – C'est normal, ils viennent dans les Ardennes pour trouer le peau des animaux.

STEPHANIE. – Je ne vous le fais pas dire et nous trouvons cela proprement insupportable.

PAULINE. – Voilà pourquoi nous allons quitter cette maison sur le champ.

MISS BETTY. – Pour moi aussi, le séjour touche à sa fin.

STEPHANIE. – Vous partez aujourd’hui ?

MISS BETTY. – Oui, pour retourner chez moi, en Angleterre ?

STEPHANIE. – Dans ce cas, nous vous souhaitons bon voyage.

MISS BETTY. – Merci. Ce fut un plaisir de vous connaître, mesdames. (*Les deux femmes montent à l’étage.*) Elles sont charmantes ces deux femmes. Allez, une dernière Mirabelle avant de partir ! (*Elle ouvre le bar et se sert un verre qu’elle prend le temps de siroter.*) *Absolument Délicieux !...* (*Elle repart vers l’escalier, marque un moment d’hésitation et retourne au bar se servir un nouveau verre qu’elle boit cul sec avant de monter l’escalier.*) Bye ! Bye ! la Mirabelle.

Stéphanie descend discrètement l’escalier avec son sac à dos.

STEPHANIE. – La voie est libre, tu peux venir ! (*Pauline descend l’escalier à son tour et se dirige vers le vestibule. Stéphanie la retient.*) Pas par-là, on risque de tomber sur Germaine qui revient du marché. Contournons la ferme. (*Des bruits de pas se font entendre dans le vestibule.*) J’entends du bruit, grouillons-nous !

Les deux femmes sortent par la porte de droite tandis que les chasseurs arrivent par le vestibule. Robert grimace de douleur et se déplace en étant soutenu par Félix.

FELIX. – Courage, Robert. Nous arrivons.

ROBERT. – Cent mètres de plus et je m’écroulais !

FELIX. – Assieds-toi !

ROBERT. – Surtout pas. M’asseoir avec la mitraille de plombs que j’ai reçue dans les fesses ? Tu trouves que je n’ai pas encore assez mal ?

FELIX. – Qu’est-ce qu’on va faire, maintenant ?

ROBERT. – Excellente question !

FELIX. – Ca ne va pas de rester ici. Je vais t’aider à regagner la chambre ?

ROBERT. – Je sais à peine mettre un pied devant l’autre, comment veux-tu que je monte l’escalier ?

FELIX. – T’es tout de même vachement arrangé.

ROBERT, *sur un ton accusateur.* – La faute à qui ? Tu as le chic pour nous mettre dans des situations pas possibles, toi.

FELIX. – Robert, je t’assure que je ne l’ai pas fait exprès.

ROBERT. – Il ne manquerait plus que ça.

FELIX. – Quelle idée aussi d’avoir été te cacher dans un fourré.

ROBERT. – Il me fallait satisfaire un besoin pressant. T’as jamais eu de coliques, toi ? Depuis ce matin, j’ai l’impression de me vider de l’intérieur. En plus, ça me brûle dans le ventre comme si j’avais des braises incandescentes dans les intestins.

FELIX. – Tu vois, j’avais raison quand je te disais qu’on allait péter le feu.

ROBERT. – Ah, très drôle ! Avec ça, je suis complètement lessivé. Quand on s’est mis en route après le petit- déjeuner, j’étais déjà au bout du rouleau.

FELIX. – Au bout du rouleau ? Fallait le dire tout de suite. J’aurais été te chercher du papier toilette.

ROBERT, *excédé*. – Je ne te parle pas de ça, andouille. Qu’est-ce qui t’a pris de m’envoyer une décharge de plombs dans le lard pendant que je me soulageais dans un fourré, hein ? Tu m’avais vu y entrer, non ?

FELIX. – Bien sûr mais j’ai pas remarqué que t’en sortais pour aller dans un autre. Dis-donc ! Pourquoi t’es pas resté où t’étais ?

ROBERT, *énervé*. – Parce qu’un autre y avait déjà fait sa grosse commission, patate !

FELIX. – Ca, c’est pas de chance.

ROBERT. – Tout de même, un type qui cavale dans la forêt en tenant le haut de son pantalon d’une main et son fusil de l’autre, ça ne passe pas inaperçu. Tu faisais quoi ? Tu dormais ?

FELIX. – Je scrutais la forêt à la recherche du gibier, comme tu me l’as appris. Un moment, j’ai cru apercevoir un lièvre dans les broussailles et j’ai tiré.

ROBERT. – Le lièvre, c’était moi, imbécile !

FELIX. – Je ne pouvais pas savoir. C’est ta chapka que j’ai prise pour le lièvre. D’ailleurs, j’comprends toujours pas pourquoi t’as reçu les plombs dans les fesses alors que je visais le chapeau.

ROBERT, *de plus en plus énervé*. – Au moment où tu m’envoyais la mitraille, j’étais en train de me relever. Il faut vraiment tout t’expliquer à toi.

FELIX. – Une chance que tu n’aies pas eu le temps de remonter ton pantalon.

ROBERT. – Une chance pour qui ?

FELIX. – Pour le pantalon. C’est que ça doit valoir cher, un falzar pareil.

ROBERT. – Arrête de causer, tu m’agaces.

FELIX. – Il faudra appeler un toubib pour te soigner.

ROBERT. – Hors de question. Personne ne doit savoir ce qui s’est passé. Tout le monde se connaît, dans ce bled. Si le bruit court qu’un chasseur s’est fait tirer dessus, on risque d’avoir la police sur le dos. Déjà que tu n’as pas de permis.

FELIX. – Comme tu voudras !

ROBERT. – Tu ne m’auras rien épargné, toi ! Je t’entends encore dire : demain, à la chasse, ça va saigner.

FELIX. – Je te jure que je ne pensais pas à toi, Robert.

ROBERT. – Bon, passons aux choses sérieuses. C’est toi qui vas me retirer les plombs.

FELIX, *protestant*. – Moi ? Enfin !

ROBERT, *directif*. – Tu as une autre solution ?

FELIX, *penaud*. – Ben non.

ROBERT. – Alors, grouille-toi d’aller chercher une pince à épiler.

*Pour obtenir la suite du texte, n’hésitez pas à écrire à l’auteur :
charlesistace56@gmail.com*